

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 28

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :

Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRÖN**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNEAbonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux II. 1160Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L'ÉGALITÉ DES SEXES.

LE Club des Mousquines compte plusieurs valeureuses « championnes » de la cause féministe. Tout récemment, ces dames, ou plutôt ces demoiselles, car elles sont toutes célibataires, tinrent une séance plénière où il s'agissait de discuter des questions de tactique. La présidente, Mlle Grillesec, dans son discours d'ouverture, fit remarquer que le mouvement féministe avait la brise dans la voile et que l'on pouvait définitivement renoncer à envisager l'emploi des moyens révolutionnaires. « Du reste », ajouta-t-elle, « les mouvements révolutionnaires ne triomphent que lorsqu'il est possible d'intimider le parti au pouvoir de manière à le paralyser dans le choix des moyens de défense, ou encore quand on arrive à diviser les partisans du gouvernement en gagnant parmi eux un nombre suffisant de transfuges. » Mlle Grillesec poursuivit d'un ton entendu : « Mais, les révolutions, quand elles anticipent le temps, provoquent toujours entre les deux périodes une brisure que la nature comble généralement dans la suite en faisant rétrograder les événements. C'est pourquoi, dit-elle, je suis une adepte de l'évolution, car de ce côté-là on connaît beaucoup moins de retours pénibles. D'ailleurs, ne voyez-vous pas, Mesdemoiselles, que sous ce rapport les progrès réalisés par le mouvement féministe sont considérables. Les hommes eux-mêmes, les jeunes surtout, s'appliquent dans leur extérieur à ressembler autant que possible aux femmes en portant les cheveux longs et en les renversant sur le derrière de la tête, puis, chose encore plus remarquable, ils corrigent la nature même et font disparaître totalement de leur figure la barbe et la moustache. Pour des raisons psychologiques évidentes, nos aspirations se seraient heurtées sans espoir de succès aux grandes barbes et aux moustaches à pointes, si elles avaient encore existé comme autrefois ; mais, en présence des visages imberbes, nous avons beaucoup moins à craindre, parce qu'on ne saurait mieux jeter les bases du pont qui doit conduire à l'égalité des sexes. Oui, Mesdemoiselles, recherchons premièrement l'uniformité extérieure et le reste nous sera donné par surcroît. En coupant sans pitié nos longues et belles tresses de cheveux, nous avons, de notre côté, fait un bon bout de chemin à la rencontre de l'autre sexe. En raccourcissant nos jupes jusqu'aux genoux, nous avons déblayé le terrain restant à conquérir, mais l'enjambée qui doit suivre est d'importance capitale, puisqu'il ne s'agit ni plus ni moins que de vulgariser le port des pantalons parmi la gent féminine. Et, maintenant que nous connaissons le plus prochain but, nous allons rechercher ensemble les voies qui paraissent favorables à l'exécution de ce dessein. J'ouvre donc la discussion et attends que chacune de vous fasse connaître son opinion. »

Douze demoiselles demandèrent simultanément à s'exprimer. Grâce à l'autorité de Mlle Grillesec, il n'y en eut qu'une qui obtint la parole. L'« oratrice », Mlle Mœurlasse, fit remarquer qu'à notre époque les obligations sociales houspillent la femme et qu'il est pour cela au plus haut point nécessaire qu'elle garde les jam-

bes libres afin de pouvoir faire ses courses avec toute la diligence possible. A ce point de vue, les pantalons ne pourraient être qu'encombrants. Mlle Dumartheray, une autre « oratrice », crut devoir ajouter que dans ce cas, il serait évidemment plus rationnel de voir la femme vaquer à ses affaires en costume de bain. N'y aurait-il pas là l'aboutissement naturel et fort logique du costume féminin actuel tout préoccupé de réduire la « ligne », comme dans la peinture moderne, à sa plus simple expression ? En rue, il serait toujours possible de recouvrir ce costume, suivant la température, d'un léger manteau ou d'une moelleuse pelisse.

Ces paroles furent accueillies par un brouhaha de voix discordantes, ce qui décelait évidemment une scission profonde des points de vue en présence. Pendant plus d'un quart d'heure, Mlle Grillesec lutta avec énergie contre la houle de l'assemblée. Elle réussit enfin à ramener le calme en faisant observer que la proposition de Mlle Dumartheray ne pouvait être discutée, attendu que nous ne vivons pas sous les tropiques et vu que la population rurale ne l'accepterait jamais.

Mlle Pincenez, la troisième « oratrice » se souvenait encore, parce qu'elle l'avait mis en pratique, du conseil d'une matrone qui préconisait, il y a plus d'un an, le port du pyjama en guise de chemise de nuit, ceci afin de ménager les transitions et d'habituer l'œil à ce costume masculin. Elle jugea l'occasion particulièrement propice pour faire part de ses expériences à ce sujet. Ses confidences furent accueillies avec faveur et, après avoir entendu toutes les demoiselles présentes, on décida qu'il était temps de faire sortir le pyjama du boudoir et de l'alcôve pour l'utiliser enfin comme vêtement de jour. Du reste, mieux qu'un simple costume de bain, il permettrait de dissimuler des difformités du corps ou des avaries de la peau, choses toujours désagréables à étaler. Mlle Grillesec qui tenait mordicus à son évolution avec toutes ses phases et qui craignait qu'une apparition inopinée du pyjama féminin dans les rues ne provoquât une réaction fatale, suggéra ce qui suit :

— L'idée de Mlle Pincenez est séduisante et d'une exécution facile, mais elle a besoin encore d'une étape, la dernière, avant de pouvoir affronter la vie de tous les jours. Vous savez toutes que les « Lidos » ou les plages, si vous préférez, sont à la mode partout. Eh bien, qui nous empêche de déclarer le pyjama costume de bain officiel des femmes grandes et petites, maigres ou fortes ? Par sa décence, il rencontrera l'approbation des milieux pondérés et il nous permettra, sous le couvert de l'hygiène et des bonnes mœurs, de le faire entrer dans les habitudes. La population citadine sera conquise sans trop de peine et, en plus, il nous sera facile de l'introduire à la campagne en même temps que l'on y installera ces bains publics que l'on réclame partout. Je m'en vais aujourd'hui même écrire à mes correspondantes de Gimel, de Vugelles-la-Mothe, de Vers-chez-Grosjean, de Bassins, de Bercher, de Bioley-Orjulaz, de Lucens et de Palézieux, pour qu'elles adressent des requêtes à leur municipalité dans le but de solliciter l'établissement rapide d'un « Lido » dans leur village. C'est le premier pas à faire, le reste suivra

de près. Ainsi donc, que chacune de vous, Mesdemoiselles, imite mon exemple et mobilise ses amies et connaissances à la campagne. Battons le fer pendant qu'il est chaud ; la température actuelle nous sera un précieux auxiliaire.

La proposition de Mlle Grillesec fut adoptée par acclamation et l'on se sépara avec la conviction que l'on touchait enfin à l'égalité des sexes, la présidente n'avait-elle pas proclamé : « Recherchons premièrement l'uniformité extérieure et le reste nous sera donné par surcroît » ?

Aimé Schabzigre.

Il faut toujours mettre les points sur les i... — Un jour, un gamin étioilé, un pâle voyou se trouvait en police correctionnelle.

Le président. — Un agent vous a arrêté au moment où vous preniez le mouchoir d'un monsieur.

Le gamin. — Jemande pardon, mon président, ce monsieur allait perdre son mouchoir et je le lui renfonçais dans sa poche.



QUAND ON A ON METI.

L'E su que quand l'è qu'on a on meti, on pao pas fère quemet on vao. Sè faut tsouyi po pas betà ein colère lè z'on à lè z'autro, ne pas tráo menà lo mor, ître d'accou avoué sè tsaland, à bîn fère asseimblieint de l'ître. Faut gardâ son idée, cein l'è su, mà faut l'eintortolhî dein on moui de papâ et de patte avoué, tot à l'einto, tant de büro, de mà et de boune parole que lè dzein ein sèyant eimbardoufliâ. Adan, cheintant bon et ne sè mousant pas qu'ão màitèr de ellia boune pedance lài a onna bouèse que lào trosserâi lè deint se l'assèyivant de croussî. L'è su que cein eingrindze dàï coup noûtra fenne et que no tsante la vilhîe tsanson que sè desâi :

Quand on parle de politique
Combien tu dois passer pour sot.
Crainte de perdre une pratique
Tu n'oses pas piper un mot.
Aristocrate ou patriote
Suivant qui tu crois de flatter,
Allons, donne-moi ta culotte,
Mieux que toi je veux la porter.

Na, gardâ vouôtrè tsausse et laissi dèvesà lè fenne.

Mâ, faut pas que cein vo grâve de peinsâ que clli que l'a on meti sè dusse tsouyi.

Bin dàï coup, l'è dobedzî de fère quemet fassâ la fenna à Rebedoù que son ottô l'êtâi fermo à bise de la vela, et que son hommo l'êtâi croque-moo po crâosâ lè fousse à cinq franc la crojâ.

L'autr'hî, la dama Rebedoù, pè vè midzo, dein la tsserrâire dào Mothî, châyâ à grante gorte, on pucheint paquiet dèso lo bré.

— Vo z'âi pardieu rîdo tsaud, que lâi dio, et vo z'îte fermo tserdjâ, mère Suzon ! (L'è dinse que s'appelle).

— Oï, mè faut mè couâiti po allâ retsâodâ la soupa à mon hommo. Su zuva vè Rodo Pan-

couet queri mon pan et d'èmoire à on bon quart d'hôre dinse.

— Vâi mâ, mère Suzon, porquie allâ-vo tant liein queri voutron medzi. Rodo Pancouet que l'è de la part de lé de la vela et vo tot à l'autro bet. Lâi a dâi bolondzi d'è coute tsi vo.

— L'è bin su, se vo volâi, que m'è répond la Suzon Rebedou. Mâ, vo sède, mon hommo l'è croque-moo et m'è dit adî : « Quand on a on bon metî faut coudhî contentâ ti s'è tsaland. »

Marc à Louis.

La Patrie Suisse. — Beau numéro que celui de la «Patrie Suisse» du 2 juillet. Tous ceux qui s'intéressent au tir et à nos tireurs voudront posséder les photographies de nos champions à l'entraînement. Le tir historique de Morat est aussi évoqué. Une chronique artistique du peintre Edmon Bille connaît son succès habituel. A propos d'urbanisme, l'architecte Vonder Mühl traite de l'aménagement de Lutry. Signalons encore la chronique des milieux internationaux, une page consacrée à Corfou, une autre aux Suisses à l'étranger. Nombreuses actualités, tournoi international de football, congrès théosophique, etc.

JOLIE HISTOIRE DE CHASSE.

DERNIEREMENT, un prêtre étranger, en visite dans un monastère de nos hautes Alpes, fut invité à une partie de chasse au chamois.

Comme la chasse est fermée à cette époque de l'année, ses confrères du monastère l'assurèrent d'une permission spéciale du Département de Justice et Police.

La partie fut décidée pour le lendemain. Le soir même, à la tombée de la nuit, un compère transporta, sur une arête à près de trois mille mètres, un superbe chamois empaillé !

Le chamois était muni d'une longue ficelle sur laquelle devait tirer au moment opportun, un jeune prêtre, placé dans le versant opposé de l'arête !

Comme convenu, le lendemain matin de bonne heure, les chasseurs prennent le départ. Au bout de trente minutes de montée, grâce à ses jumelles, M. le curé de St-O., vit à sa grande surprise un superbe chamois sur la neige, au pied d'une aiguille.

Retenant son souffle, il épaula et... pan !

Le chamois ne broncha pas.

— Tiens, dit-il, c'est curieux, il ne tombe pas !

Le deuxième coup de feu part. Le chamois reste impassible et semble fixer le chasseur.

— C'est extraordinaire ! je suis pourtant convaincu de l'avoir blessé à mort.

— Il n'aura peut-être plus la force de tomber, hasarda un novice...

Une nouvelle cartouche fut glissée dans le canon et M. le curé tira derechef.

Enfin ! l'animal versa sur le flanc... Chacun court, se précipite sur les lieux.

M. le curé arrive le bon premier et secouait déjà le chamois, au risque de le tuer une deuxième fois, lorsqu'il vit ses confrères se rouler dans la neige se tenant le ventre pour ne pas rire trop fort !...

— Ah ! *per la Santa Madonna*, vous m'avez joué un bon tour. Heureusement qu'il n'y a ici que le ciel et vous comme témoins ! *Xem.*

LES QUATRE SAISONS.

SUZETTE passe au printemps sous les pommiers ; elle tient une chèvre aux taches noires et blanches : le ciel, à travers les arbres, ajoute des taches d'or. Et la fillette, tirant sur la bête qui mord aux cardamines, est fraîche comme le reflet d'un iris vert dans l'eau. M. Chenus lui murmure :

— Suzette, laisse-moi cueillir une mèche de tes cheveux : le printemps s'y joue. Tu m'apparais ainsi que la verdure après les jours d'hiver, et je voudrais voir sous tes bras s'il n'y pousse des feuilles de laurier comme au creux des branches argentées.

Suzette rajuste son collier, puis, tenant les

coins de son tablier bleu pour faire la révérence, elle dit à M. Chenus, d'une voix emperlée :

— A la saison prochaine !

Elle s'enfuit parmi les troncs des pommiers : M. Chenus regarde son bonnet à dentelles disparaître sous les noisetiers vers lesquels la chèvre veut bondir. Il se dit :

— Patience !

Il va voir sa collection de papillons exotiques : leurs ailes s'étaient aussi grandes que des mains. M. Chenus leur trouve des couleurs d'espérance.

Vient l'été. Suzette passe avec une gerbe de fleurs cueillies dans les champs. Sa figure est hâlée par l'air de la moisson ; à ses oreilles pendent des boucles ; ses bras nus mettent autour des herbes qu'elle porte deux serpents blonds et roses.

— Te revoilà, Suzette !

— Monsieur Chenus !

— Oh ! Suzette ! Je voudrais voir si le hâle qui brunit tes joues ambre aussi tes épaules. La sueur perle à tes tempes et j'ai envie de chercher sous ta nuque l'odeur du foin coupé !

Suzette jette à M. Chenus deux bleuets couleur de ses yeux, un coquelicot couleur de sa bouche. Elle crie :

— A la saison prochaine !

Elle part, chantant une chanson.

Il va regarder ses bijoux. En maniant ces choses précieuses, M. Chenus se dit qu'elles ont l'éclat de Suzette : il résout d'en orner la fillette un jour.

L'automne vient.

Suzette passe sous les feuilles qui se bronzent autour des fruits rouges. A cet instant de la cueillette, l'enfant porte devant sa poitrine un panier plein de pommes.

— Les beaux fruits ! lui crie M. Chenus.

— C'est Dieu qui les a faits !

— Mais le diable s'en est servi pour tenter Eve ! Suzette ! laisse-moi sentir si le duvet de ta peau est aussi doux que celui de cette pomme.

— A la saison prochaine !

Suzette lance deux pommes, grosses, rondes, dures, d'une jaune maturité.

M. Chenus ramasse les deux pommes et les porte dans son fruitier, un fruitier ordonné selon les principes : peu de lumière, de l'air sec ; les poires se disposent sur des claies d'osier ; les grappes de raisin cueillies avec un bout du cep jaillissent de godets verts, garottés de plomb et pleins d'eau, qui luisent telles des émeraudes. Là les deux pommes sont en une leur chaude-ment argentée. M. Chenus les caresse légèrement et approche les lèvres de l'une d'elles. M. Chenus rougit et soupire :

— A la saison prochaine !

Elle vient.

Des flocons tourbillonnent sur les toits. Un dimanche, le ciel se lève pur au-dessus de la plaine.

Suzette paraît.

Elle porte une mante noire avec un capuchon et des patins aux bras.

— Vous allez patiner, Suzette ? demande M. Chenus.

— Oui, c'est dimanche !

On entend au loin des sons de cloches.

— Il fait si froid, Suzette ! Viens dans ma chambre. Tes cheveux sous l'or des épingles sont des flocons blonds en boucles. Tes yeux ? Du givre en flamme ! Fée de l'hiver, les bouvreuils devraient boire à tes lèvres ! Viens ! Dans l'âtre le sapin brûle.

L'enfant hoche la tête.

— La nature est morte ! dit-elle.

Et Suzette, rieuse, jette à M. Chenus une boule de neige, pétrie par ses mains rouges.

Elle s'enfuit sous les arbres d'où, criardes, s'évalent les pies.

Mais une voisine passe :

— Suzette marche vite, dit-elle ; la petite va retrouver François, le fruitier.

M. Chenus pâlit : l'hiver mordant son cœur de ses dents de glace ne l'eût fait frissonner avec plus de douleur.

— La nature est morte ! bégaye-t-il.

Il gagne une chambre où il va rarement. Une horloge étrange s'y trouve. Construite par un sculpteur de la Forêt Noire, au XVI^e siècle, elle représente un squelette de grandeur naturelle : il frappe sur la tête d'un lion en bois vermoulu, qui hurle les heures.

M. Chenus avait tenu ce meuble pour une curiosité baroque : ce jour d'hiver il voit l'expression volontaire et méchante de la Mort chauve et le mufler souffrant du lion ridicule. Et le Temps, caché au coffre du pendule comme dans un cercueil, l'aide sinistrement et fait grincer les ferrailles.

M. Chenus approuve l'ancien sculpteur : il avait eu raison de scander par des hurlements de douleur la fuite des heures et celle de la jeunesse. Et dans un miroir de Venise pendu à la muraille, M. Chenus regarde longtemps ses tempes où ses cheveux grisonnent. *E. D.*

Les bonnes d'aujourd'hui. — Une dame avait besoin d'une bonne. Quelqu'un lui en signale une, à qui elle s'empresse d'écrire. La bonne répond froidement : « Je ne suis pas ennemie, en principe, d'entrer à votre service. Si vous voulez venir me dire ce que j'aurai à faire chez vous, et quelles sont vos conditions, vous me trouverez à mon domicile de deux heures à quatre heures, tous les jours. » Suivait l'adresse. Mais la dame court encore !

UNE AIMABLE ATTENTION.

C N nous signale l'aimable attention qui fit accorder à un certain nombre de bons vieux une belle randonnée en automobile. Le 29 juin, un groupe de citoyens de la contrée, ayant réuni en une tontine les fonds nécessaires pour faire une course, ont eu aussi l'excellente idée de prendre avec eux leur vieil instituteur M. F. Isabel, à Antagnas, aujourd'hui âgé de 71 ans, et de lui faire contempler une bonne partie de ce canton de Vaud dont jadis il leur enseignait la géographie — sans que ses efforts fussent toujours récompensés, probablement, comme ils le méritaient !

La randonnée fut de taille : 220 km. si ce n'est plus, à travers monts et vaux, des Alpes au Jura par Vevey, Lausanne, Cossonay, La Sarraz, Mont-la-Ville, le Mollendruz, la Vallée de Joux, Les Rousses, St-Cergues, Trélex, Nyon et retour des Lausanne par la route habituelle. Rentrés dans la soirée, tous heureux de cette belle journée, en particulier le vieux maître à qui il fut donné de voir ainsi une bonne partie de son cher canton de Vaud aux aspects si divers et si beaux.

MARIAGE MANQUÉ.

Autrefois le soleil, rêvant de prendre femme, Consulta ses amis, quelques soleils voisins :

— *A qui pourrions-nous bien consacrer notre flamme ?*

Le choix est délicat ! Aidez-nous, beaux cousins.

— *Il se faut marier, quand on peut, dans sa sphère,*

Fit en chœur le Conseil. Point ici n'est besoin

Que l'on aille chercher trop loin :

La lune fera votre affaire.

— *Nous y réfléchissons, dit l'astre, et vous saurez*

Quand nous nous serons éclairé

S'il faut qu'à la noce on s'apprenne.

A quelque temps de là, réunis à nouveau,

Chacun de demander : « Phébus, à quand la fête ?

Quand va-t-on de l'hymen allumer le flambeau ?

— *Conseillers de malheur, dit Phébus en colère,*

A vous écouter j'allais faire

Un joli pas de clerc ! Prendre la Lune, ah, non !

Je ne fais pas la fine bouche,

Mais savez-vous qu'elle a renom

De se lever quand je me couche,

Qu'elle s'allume à l'heure où s'éteignent mes feux,

Que de son pied léger, tout au travers des cieux

Elle s'en va la nuit courir les aventures,

Ne rentre au lit qu'au temps où j'en dois sortir,

Et de plus, à ce qu'on m'assure, moi,

Se trouve pleine tous les mois ! »

NOSTRADAMUS

Directeur à l'Observatoire de Velâ-lè-z'Etâle.